

Ecrivain en Inde, un métier à risques

La religion hindouiste, la place des basses castes ou des aborigènes, les mœurs... Plusieurs écrivains évoquent ces sujets dans leurs romans, récits ou poèmes – et se mettent en danger, dans une société de moins en moins tolérante à la critique. Rencontres

ENQUÊTE

SOPHIE LANDRIN
- New Delhi, correspondante

Ses amis l'avaient mis en garde contre le danger d'une telle aventure, dans une société aussi conservatrice que l'Inde. Ancien journaliste au quotidien *The Hindu* et au magazine *Outlook*, S. Anand a tout laissé tomber, à 30 ans, en 2003, pour fonder Navayana. Installée au sud de New Delhi, cette maison d'édition est unique en Inde. Elle est entièrement consacrée à la question des castes, qui continue de fracturer la société, et des dalits, les « intouchables » (20 % de la population), maintenus dans une situation de parias.

L'entreprise de S. Anand est d'autant plus remarquable que lui-même est un brahmane, la plus haute caste de l'Inde, une minorité qui accapare les postes-clés. Il a rompu avec sa famille, ses traditions, sa région natale et s'est marié avec une femme qui n'était pas de sa caste. Son catalogue compte plus d'une soixantaine de titres, essais, romans, poésie, avec une figure centrale, celle de Bhimrao Ramji Ambedkar (1891-1956). Peu connu en Occident, cet intouchable, juriste et homme politique, principal auteur de la Constitution indienne, est l'incarnation du mouvement dalit. Il a consacré sa vie à ce combat, jusqu'à abandonner l'hindouisme, trop consubstantiel au système de castes, pour se convertir au bouddhisme.

En 2012, S. Anand a coécrit sa biographie graphique, *Bhimayana* (MeMo, 2012), qui a connu un grand succès. Deux ans plus tard, il publiait une édition critique, préfacée par Arundhati Roy, du

classique d'Ambedkar, *Annihilation of Caste* (« L'anéantissement des castes », 1936, non traduit). A travers cette figure, S. Anand ne fustige pas seulement le système inégalitaire indien, il démonte aussi le mythe du Mahatma Gandhi. « Gandhi s'est opposé de toutes ses forces à Ambedkar. Certes, il était contre l'intouchabilité, mais pour le maintien des castes. Gandhi n'est pas le saint que les nationalistes voudraient qu'il soit. C'était le défenseur de la suprématie aryenne. Il méprisait les Noirs, les dalits et les femmes. »

Paru en janvier, le plus récent livre de la maison Navayana, *I Could Not Be Hindu*, de Bhanwar Meghwanshi, offre quant à lui un témoignage sidérant. L'auteur est un dalit devenu à 13 ans membre du Rashtriya Swayamsevak Sangh (RSS), organisation ultranationaliste créée en 1925 pour mettre en œuvre l'idéologie de l'hindutva, prônant une nation purement hindoue. Le premier ministre, Narendra Modi, et plusieurs membres du gouvernement en sont issus. Bhanwar Meghwanshi se dépeint en serviteur zélé du RSS, voulant être hindou, servir la mère patrie et tuer des musulmans, sans avoir compris que le RSS est aussi une machine contre les dalits. Il le découvre lorsqu'il se met en tête de préparer, dans son village, un grand repas pour l'organisation. Son père l'avertit : « Ces gens ne mangeront pas chez nous, ils ne voudront jamais manger chez un dalit. » Bhanwar : « Si, nous sommes tous des hindous ! » La prédiction du père se

Menacé, harcelé, traqué pour un roman qui mêle sexualité et religion, Perumal Murugan a dû quitter son village sur les conseils de la police, présenter des excuses publiques et annoncer sur sa page Facebook qu'il arrêterait l'écriture

réalise. Bhanwar est brisé. Son monde s'effondre, il abandonne l'organisation, tente de se suicider. Puis lit Ambedkar et devient activiste anti-RSS.

Tout en bas de la hiérarchie sociale se trouvent aussi les Adivasis, ou aborigènes de l'Inde, membres des groupes tribaux qui représentent 8,5 % de la population indienne, soit près de 100 millions de personnes. Jacinta Kerketta, 35 ans, est une Adivasi, poète et journaliste free-lance, originaire du Jharkhand,

« la terre des forêts », dans l'est de l'Inde. Une région magnifique, où vivent encore de nombreuses tribus, mais menacée par l'exploitation minière et les barrages hydroélectriques. Comme beaucoup d'aborigènes, Jacinta a été contrainte de quitter son village, pour gagner une ville du Bihar où son père avait trouvé un emploi dans la police. « Quand les tribus quittent le village, tout change, leur culture, leur langue, leur mode de vie, confie-t-elle. J'ai vu mon père et son frère adopter le comportement des hindous majoritaires dans le pays. Il est devenu très dur avec ma mère. J'ai souffert à la maison comme à l'école de ces changements. J'ai commencé à écrire à 13 ans sur la question des femmes. »

Ses poèmes, écrits en hindi, évoquent le déracinement, la dépossession, la dilapidation des ressources naturelles. « Les Adivasis ont mauvaise réputation, on raconte qu'ils sacrifiaient des hommes pour que la récolte soit bonne. J'ai lu ces choses dans les journaux et j'ai voulu écrire pour témoigner de ce qui se passe dans les villages où personne ne va. J'ai voyagé de village en village pendant cinq ans. » Un recueil de ses poèmes vient tout juste d'être publié en France, sous le titre *Angor* (dans une traduction d'Annie Montaut, 80 p., 15 €), par Banyan, une maison d'édition qui ne publie que des auteurs indiens. La poésie, assure-t-elle de sa voix fluette, est « devenue un outil de résistance ». « On ne peut rien écrire sur les réseaux sociaux ou dans les médias qui va contre le gouvernement, sinon on nous accuse d'être "antinational" et on peut être poursuivi en justice. La poésie, avec ses sens cachés, me donne ma liberté. »

Ces jeunes auteurs indiens ont en commun la volonté de briser les tabous, politiques, historiques, sociétaux..., à un moment où les nationalistes au pouvoir

imposent, au nom de l'hindouisme, une chape de plomb sur la société et la vie des idées. L'aventure n'est jamais sans risque. Ainsi l'écrivain tamoul Perumal Murugan, 53 ans, a chèrement payé pour son roman *Madhurobhagan* (*One Part Woman*, en anglais, « Le seigneur androgyne », 2010, non traduit), qui mêle sexualité et religion. Il y met en scène un couple marié depuis dix ans, raillé par sa communauté car ne parvenant pas à avoir d'enfant. L'épouse est poussée à participer à une fête religieuse dans un temple de Tiruchengode, où les femmes ont le droit d'avoir une relation sexuelle avec un étranger dans l'espoir de tomber enceinte. L'ouvrage s'est vendu à 100 000 exemplaires en Inde. Un succès

considérable pour le sous-continent, où les best-sellers plafonnent autour de 3 000 exemplaires.

Mais les nationalistes hindous se sont déchaînés, demandant la censure du livre, organisant des autodafés. Menacé, harcelé, traqué, Murugan a dû quitter son village sur les conseils de la police, présenter des excuses publiques et annoncer sur sa page Facebook qu'il arrêterait l'écriture. Après une longue dépression et une décision judiciaire en sa faveur, il a repris la plume. Mais en se bridant. « Avant cette affaire, qui m'a fait prendre la mesure de la violence des fondamentalistes hindous et qui a conduit au retrait momentané du roman qui les dérangeait, j'étais impulsif dans mon travail.



PARUTIONS



Ravageuse dissidence

Akhila est une « influenceuse » téméraire. Scandalisée par la direction qu'a empruntée l'Inde depuis l'accession au pouvoir des nationalistes hindous en 2014, cette jeune habitante de Bombay n'a qu'une obsession : réveiller les intellectuels de gauche apathiques en les piégeant dans des vidéos qu'elle distille sur les réseaux. Le jour où un immeuble insalubre voisin de chez elle s'effondre, Akhila se trouve embarquée dans une aventure rocambolesque au cours de laquelle il lui faudra déjouer un improbable attentat islamiste en ayant maille à partir avec tout ce que le pays compte de politiciens extrémistes, policiers véreux et espions à la petite semaine. Manu Joseph, qui signe ici son troisième roman, après *Les Savants* et *Le Bonheur illicite des autres* (Philippe Rey, 2011 et 2014), brosse les portraits ravageurs des dirigeants actuels du pays avec un humour moins châtié que celui dont use d'ordinaire ce journaliste dans ses chroniques au quotidien *Mint*. Une délicieuse décompression. ■ GUILLAUME DELACROIX
► *Miss Laila armée jusqu'aux dents* (Miss Laila, Armed and Dangerous), de Manu Joseph, traduit de l'anglais (Inde) par Bernard Turle, Philippe Rey, 224 p., 19 €.



A Yavatmal, Maharashtra, en Inde. Sur l'affiche centrale, le portrait de Bhimrao Ramji Ambedkar (1891-1956), leader dalit dont les livres font toujours autorité et scandale en Inde.
ZUMA WIRE/ZUMA/REA

Repères

L'Inde compte 19 000 maisons d'édition dont **9 000 ÉDITEURS ACTIFS** publiant régulièrement des ouvrages dans les deux langues officielles, anglais et hindi, ou dans les 22 langues régionales.

Le marché du livre indien est **LE 6^e MARCHÉ DU LIVRE AU MONDE** et le 2^e marché pour les livres en anglais après les Etats-Unis.

Le **LIVRE FRANÇAIS** se situe en seconde position des langues extra-indiennes, avec près de 50 nouvelles traductions par an, largement soutenues par l'Institut français en Inde.

La **LANGUE ANGLAISE** représente 40 % de la production éditoriale indienne.

Le tirage moyen pour la littérature générale se situe entre **1 500 ET 3 000 EXEMPLAIRES**.

Le **SECTEUR SCOLAIRE** représente 70 % du chiffre d'affaires du marché de l'édition, la non-fiction 14 %, la fiction 9 % et le secteur jeunesse 7 %.

Depuis, j'ai appris à réfléchir plus posément et à travailler davantage en amont de mes livres. Auparavant, j'écrivais sur les humains, aujourd'hui je préfère écrire sur les démons. Je considère que je fais toujours partie de la communauté des écrivains, mais j'ai pris de la distance avec elle, ainsi qu'avec ma terre natale.

Quiconque ose s'attaquer à l'hindouisme s'expose aux injures et aux menaces. Anuradha Roy en a fait, elle aussi, l'expérience à l'occasion de son troisième roman, *Sous les lunes de Jupiter* (Actes Sud, 2017), qui évoque les abus sexuels subis par une fillette dans une institution religieuse. « J'avais, à cette occasion et à la demande de mes éditeurs, ouvert un compte Twitter. J'y ai été

tellement insultée que je l'ai fermé au bout de sept jours », raconte l'écrivaine qui, pour échapper à la pression, réside dans une petite ville de l'Himalaya.

Dans un autre de ses romans, *Pukkuli* (Pyre, en anglais, « Bûcher », 2017, non traduit), Perumal Murugan aborde, lui aussi, la question des castes, à travers une histoire d'amour interdite entre jeunes gens de castes différentes. Régulièrement, la presse indienne relate des histoires de couples abattus par leur famille, ou qui se suicident pour avoir voulu briser les rigidités du système. « On peut vous tuer, dans l'Inde rurale, pour un mariage intercaste. Le pays est si grand, la population si nombreuse, qu'on ne fait plus attention à rien. Au moins quatre

dalits sont tués chaque semaine. La violence fait partie du système et ceux qui transgressent sont punis. Pour les dalits, la règle est immuable : pas de nourriture, pas de sexe, pas de contact avec les membres d'une caste supérieure », souligne S. Armand.

Il y a plus de vingt ans, Arundhati Roy avait conté ces amours interdites dans *Le Dieu des petits riens* (Gallimard, 1998). A l'époque déjà, elle avait essuyé critiques et pressions. « Quand j'ai écrit le livre, j'ai été violemment prise à partie par le Congrès et le Parti communiste, raconte-t-elle. J'avais simplement voulu décrire un système où chacun bénéficie de la souffrance d'un autre et dont la gauche s'est parfaitement accommodée. » ■

Un Indien de New York



Auteur du remarquable *Narcopolis* (L'Olivier, 2013), une plongée hallucinée dans les bas-fonds de Bombay, Jeet Thayil revient dans ce deuxième roman sur un personnage fictif de son premier livre : l'artiste radical Francis Newton Xavier. Doublement inspiré par le poète Dom Moraes (1938-2004) et par le peintre Francis Newton Souza (1924-2002), cette figure emblématique de la scène artistique new-yorkaise, née à Goa, s'appête, au soir de sa vie, à rentrer à Delhi pour la

grande rétrospective de son œuvre à la National Gallery. C'est à travers le regard d'un de ses compatriotes, l'écrivain et journaliste Dismas Bambai, héroïnomane et double romanesque de Thayil, que celui-ci choisit de le faire apparaître. Bambai s'est en effet mis en tête d'écrire la « biographie orale » de Xavier, à laquelle celui-ci s'oppose.

S'inscrivant dans la lignée des *Détectives sauvages*, de Roberto Bolaño (Christian Bourgois, 2006), *Mélanine* fait alterner les témoignages recueillis par Dismas sur Xavier et le récit de son amitié, à New York, avec le peintre et sa compagne. Cette structure enchâssée permet au romancier de dresser le portrait poignant d'un homme, d'abord poète puis peintre, promis dès l'enfance à une immense carrière, avant de voir son génie s'abîmer dans les frasques amoureuses et l'alcool. Elle permet aussi à Thayil d'explorer la scène poétique indienne des années 1970 et 1980. Et de décrire ces poètes de Bombay qui « poussaient comme du chiendent, des champignons ou des fleurs carnivores, des poètes qui, véritables météores, resplendirent le temps d'une lune ou deux puis disparurent sans laisser de trace ». Fabuleux hommage à ces générations de créateurs happés par l'histoire, *Mélanine* est aussi un texte saisissant sur la flambée de racisme post-11-Septembre, qui n'épargna pas New York la cosmopolite et ses innombrables populations d'immigrés. ■ **ARIANE SINGER**
► *Mélanine* (The Book of Chocolate Saints), de Jeet Thayil, traduit de l'anglais (Inde) par Bernard Turle, Buchet-Chastel, 558 p., 24 €.

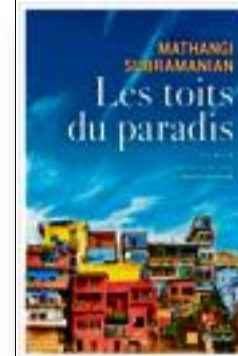
La loi du mariage



« Je dois être un rien. Sans plus aucune trace de personnalité. Une maison après un cambriolage. » Sous-titré *Portrait de l'écrivaine en jeune épouse*, ce formidable roman de la militante pour les droits des femmes Meena Kandasamy chronique quatre mois de mariage – quatre mois, pour la narratrice (une poète et écrivaine), de violences et de solitude. Subsiste pourtant, sous l'apparente extinction de la jeune femme, la singularité et la vivacité de son imaginaire. C'est ce qui colore ce roman ouvert au synopsis cinématographique ou vidéoludique, à l'analyse politique ou à la nouvelle épistolaire ; un texte qui, également, fait cohabiter des pages renversantes de drôlerie et d'autres si dures que l'on peine à finir de les lire. Meena Kandasamy témoigne ici de l'agilité remarquable de son écriture et signe un troisième roman diablement réussi. ■ **ZOÉ COURTOIS**

► *Quand je te frappe* (When I Hit You), de Meena Kandasamy, traduit de l'anglais (Inde) par Myriam Bellehigue, Actes Sud, 224 p., 22 €.

Résistantes de Bangalore



Pour ceux qui l'entourent du grondement de leurs bulldozers, le bidonville de Bangalore est du provisoire qui n'a que trop duré. Il doit laisser la place à un centre commercial, des immeubles, tous les symboles de la modernité. Mais dans le bidonville (si l'on en croit ce qui subsiste de la pancarte à l'entrée), c'est le « paradis ». Et force est de constater que ladite modernité y a déjà ses quartiers. Les héroïnes de Mathangi Subramanian sont jeunes ou vieilles, résistantes voire féministes, et s'émancipent des diktats en tout genre. Bientôt, elles vont faire face. Dans son premier livre, Mathangi Subramanian rend compte de l'histoire des contraintes sociales et des politiques indiennes – comme celle de l'enfant unique, qui impliqua la stérilisation de femmes pauvres. Elle signe également un roman optimiste et joyeux sur la sororité. ■ **Z. C.**

► *Les Toits du paradis* (A People's History of Heaven), de Mathangi Subramanian, traduit de l'anglais (Inde) par Benoîte Dauvergne, L'Aube, 408 p., 23 €.

Ce qu'est le Sikkim

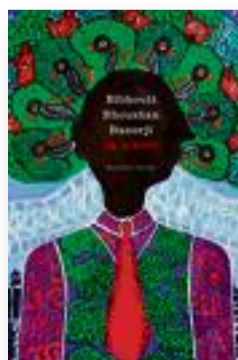


Rien de tel que le détour par l'étranger pour porter un regard aigu sur les manières de vivre et de penser d'un pays. A plus forte raison lorsqu'il s'agit d'un pays dont on s'est volontairement exilé et que l'on retrouve après avoir expérimenté d'autres modes de vie. C'est la situation dans laquelle Prajwal Parajuly place ses personnages dans *Fuir et revenir*. Les petits-enfants de Chitralekha, qui vivent aux quatre coins du monde, se rendent à

Gangtok, dans l'Etat du Sikkim, au cœur de l'Himalaya indien, à l'occasion des 84 ans de leur grand-mère – âge symbolique dans la tradition locale. Prajwal Parajuly réussit un roman alerte et extrêmement vivant, dans lequel les questions de société et de mœurs – les castes, les genres, la liberté individuelle et la contrainte sociale – sont incarnées de manière savoureuse sans jamais sombrer dans la caricature. ■

FLORENCE BOUCHY

► *Fuir et revenir* (Land Where I Flee), de Prajwal Parajuly, traduit de l'anglais (Inde) par Benoîte Dauvergne, Emmanuelle Collas, 408 p., 21 €.



Verts confins du Bihar

Écrit entre 1937 et 1939, et largement autobiographique, *De la forêt*, de Bibhouthi Bhoushan Banerji (l'auteur de *Pather Panchali*, adapté au cinéma par Satyajit Ray), est souvent considéré comme le premier roman écologique. Satyacharan, un jeune diplômé de Calcutta, accepte en effet de quitter la ville pour devenir régisseur d'un domaine forestier aux confins du Bihar, dans le nord-est de l'Inde. Lui qui n'aimait que la vie citadine, ses fêtes, son agitation, est vite fasciné par l'écosystème qu'il découvre et invite le lecteur à partager son émerveillement. « Quel merveilleux spectacle, s'exclame-t-il, que la pluie sur la forêt ! Les nuages bleussaient la ligne d'horizon, fermée par la chaîne de montagnes, des éclairs trouaient les nuées sombres qui recouvraient le ciel. » Pourtant, et c'est là toute la tension de ce beau roman, son métier de régisseur fait du narrateur l'un des principaux artisans de la disparition de ce monde sauvage. Prémonitoire. ■ **F. BY**

► *De la forêt* (Aranyaka), de Bibhouthi Bhoushan Banerji, traduit du bengali (Inde) par France Bhattacharya, Zulma, 304 p., 22 €.



Tremblant sous-continent

Les relations intimes entre l'homme et son environnement (naturel, politique...) sont au cœur de ce premier roman à l'ambition folle. S'appuyant sur la ligne de faille géologique qui longe le sous-continent, de l'océan Indien à l'Himalaya, Shubhangi Swarup met au jour les points de rupture d'une poignée de personnages et d'animaux, dans une suite de quatre textes liés les uns aux autres. Un couple d'amoureux voit son bonheur se fissurer sur les îles Andaman, sujettes aux séismes et aux tsunamis. Une Birmane doit traverser les eaux agitées entre cet archipel et son pays natal pour aller libérer son fils, un révolutionnaire emprisonné par la junte. Dans les montagnes tremblantes du Karakorum, un octogénaire, veuf, retombe soudain amoureux... Cette continuité de destins, mêlés par la grâce d'une écriture au lyrisme délicat, compose un conte géographique telle une ode à la Terre, avec ses forces et ses caprices insoupçonnés. ■ **AR. S.**

► *Dérive des âmes et des continents* (Longing Latitudes), de Shubhangi Swarup, traduit de l'anglais (Inde) par Céline Schwallier, Métailié, 360 p., 22 €.